



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétreil

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

Canaan en vue : Prolégomènes à une tentative d'approche de la BU Paris 7-Diderot

Henri Raczymow

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1851
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Presses de l'enssib
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 20 juillet 2017
Collection : enssib2012
ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

RACZYMOW, Henri. *Canaan en vue : Prolégomènes à une tentative d'approche de la BU Paris 7-Diderot* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1851>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1851>.

Henri Raczymow

Bibliothèque centrale de l'Université Diderot, Paris

*Canaan en vue :
Prolégomènes
à une tentative
d'approche de la
BU Paris 7-Diderot*

Alors je me suis décidé à sortir, malgré la grisaille et l'air vif. Ce n'était pas quand même comme d'aller en Sibérie. Quoique. La démarche, sortir, me fut facilitée: je devais me rendre à cette boutique Afflelou pour y retirer une paire de lunettes, gracieusement offertes par la maison, et dont j'avais choisi moi-même la monture. Pourquoi cette aubaine? Pourquoi moi, qui ne porte de lunettes que pour lire? Allez savoir.

Je me suis donc rendu à pied rue de Turbigo puis attrapai le bus 47 qui devait me conduire place d'Italie, lieu assez éloigné du reste de ma destination réelle. Mais c'était comme si je devais semer d'étranges poursuivants, multipliant les embûches, les zigzags et les leurres. (Peut-être après tout était-ce moi-même que je comptais perdre, au propre et au figuré.) Ou bien j'entendais seulement différer l'échéance et réfléchir à la chose, à son halo vaguement jaunâtre. Ah! j'avais grand besoin de réfléchir, de prendre quelques notes conjuratoires, propitiatoires. La pensée, dans le bus qui m'emportait vers l'Aventure, me frappa de la concomitance entre mes nouvelles lunettes à la monture avantageuse (je m'étais observé dans un miroir) et cette visite à la bibliothèque. Où je ne me rendais pas en vue de lire quoi que ce fût. Mais sait-on jamais? Des fois que... Moi qui adore lire tout ce qu'il y a d'écrit dans les rues, à Paris, en province, à l'étranger, y compris les plaques des médecins & dentistes & avocats à la cour & experts-comptables agréés & masseuses-détente complète. Et qui n'aime pas la campagne à cause de cela même: il n'y a rien à lire, sauf la pluie dans les nuages.

J'ai descendu le boulevard Vincent-Auriol, pas si sinistre que ça, et puis, sur la droite, voilà, la rue du Chevaleret où habita naguère ma bien-aimée, avant notre rencontre qui nous changea la vie et les idées. Je ne l'imaginai pas si longue, cette rue. (Anne m'avait dit que ce que je cherchais,

rue Thomas-Mann, était au bout). J'allai donc au bout, ou quasi. J'ai dévalé vaille que vaille une centaine de numéros. Cela devenait de plus en plus provincial à mesure que les immeubles « bourgeois » se faisaient plus rares, puis cela s'embourgeoisa à nouveau à mesure qu'on approchait du quartier résidentiel autour de la BNF. C'était Ivry, ici, avant, il y a longtemps. Il en restait quelque chose, très peu en vérité. Au numéro 119, sur la droite, se tenait l'hospice des Sœurs de la Charité, *alias* l'Œuvre Saint-Casimir, créé en 1860, et où s'était jadis réfugié un barde polonais, poète mystique à plein temps, Cyprian Norwid. Anne, qui connaissait cet endroit, me dirait que ses jardins sont immenses et splendides. On se serait cru revenu au temps où Jean Valjean, je veux dire M. Madeleine, confiait Cosette aux bonnes sœurs du quartier de Picpus, de l'autre côté de la Seine. Ou bien à Angers, ou à Angoulême ou à Nantes, enfin par là. Ivry... Ivry... L'hébreu, le passeur, le passage... Je me promis pour une prochaine fois de suborner une bonne sœur afin qu'elle me laisse entrer... Et puis sur la gauche, j'escaladai des marches au haut desquelles se trouvait le fameux square Cyprian-Norwid. Nous nous retrouvions, cet homme et moi, lui que mes aïeux ont pu croiser peut-être, il était une fois, du côté de Varsovie. C'était un jardin parsemé de simples, paradoxalement sophistiquées pour certaines d'entre elles, avec des écriteaux portant leurs noms latins et leur provenance exotique, sinon c'était le tout-venant de par chez-nous : romarin et lavande. Je ne me suis pas attardé. Car la BU de Paris 7-Diderot, un peu plus loin, de l'autre côté de la belle avenue de France, m'attendait, sans m'attendre vraiment bien sûr. Mais là, de l'ancien temps, des anciennes choses, il ne restait plus rien. Ils avaient tout arasé. Rien, vous dis-je, ni Ivry, ni rien d'autre. Si bien que le visiteur étranger n'est en ces lieux la proie d'aucune reconnaissance, au sens qu'Aristote, je crois, donnait à cette fonction poétique qui autorise la catharsis : oui, reconnaître, s'y reconnaître, lire sous un texte nouveau quelque chose d'un ancien, et

sous l'autre, inconnu et inouï, quelque chose de soi-même, si vous voyez ce que je veux dire, fût-ce à demi-mot.

Une deuxième fois que je vins là, ce fut par le métro, la ligne 14 précisément. Châtelet, Gare de Lyon, Bercy, Cour Saint-Émilien, Bibliothèque François-Mitterrand, on descend, ou plutôt, on remonte à l'air libre, et même très haut, sur la venteuse avenue de France au pied des immeubles de laquelle, par petits groupes, des jeunes gens fument et boivent un noir breuvage dans un gobelet de carton blanc. J'avais ce jour-là rendez-vous avec deux conservatrices, Mmes Géraldine Moreaud et Janie Philipps (« L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe »), au sixième étage, bureau 649 B, à 10 heures pétantes. Entrevue pour laquelle je m'étais préparé, non en me formulant les questions très précises que je me fusse apprêté à leur poser, car je n'en avais pas, mais en me rasant de frais, justifiant mon apprêt : pour être grand clerc, on n'en est pas moins homme !

C'était un matin, donc, à l'heure où les gens vont à leur travail. Debout ou assis, le visage baissé sur leurs journaux gratuits, figés, totalement figés. Ils ne se connaissent pas, ils sont encore endormis. Ils m'apparurent tels des comédiens sur scène, avant la représentation, laquelle débiterait à quelque signe d'un invisible chef d'orchestre, et qu'ils guettent de tous leurs sens, immobiles, silencieux, concentrés, anticipant ce qu'ils auraient bientôt à faire, chacun pour soi, le rôle de l'employé compétent, diligent, attentif, soucieux de l'entreprise commune ou c'est tout comme. Dans le vaste hall de la station François-Mitterrand, fichés dans le sol et donc impéniement piétinés par les voyageurs, des médaillons dorés portant des phrases d'auteurs prestigieux. J'ai aimé celle-ci, de Malcom Lowry : « La maison pommelée, de cette lumière brumeuse qui tombait, douce, à travers de jeunes feuilles. » Maison pommelée, je ne savais pas trop

ce que c'était, mais je trouvais ça bien joli. Et puis cette autre, de Stendhal : « Comme une dissertation obscure sur quelques phénomènes relatifs à l'oranger. » J'étais certain, dans le catalogue en ligne de la BU, de trouver la thèse correspondante, mais je m'illusionnais sans doute, c'eût été trop beau.

Et puis, laissant s'éteindre en moi l'incendie violent de ces pensées, cela m'est apparu : LES GRANDS MOULINS DE PARIS. Quelle sorte de grains aujourd'hui y mouline-t-on ? Bâtiment B, c'est là, celui des Grands Moulins justement. De l'autre côté de l'esplanade, c'est un autre bâtiment de béton, la Halle aux farines¹. L'ensemble du quadrilatère est délimité par les rues Marguerite-Duras, Françoise-Dolto et le quai fluvial Panhard et Levassor où stationnent des péniches industrielles aux ventres ensablés. Côté Grands Moulins, donc, quatre étages de salles de lecture. Je ne gambadai qu'aux deux premiers, les ouvrages généraux et les études littéraires, caressant au passage les nobles piliers de béton, « droits et majestueux », vestige de l'architecture industrielle qui, dans ce bâtiment, avait précédé l'aménagement de la bibliothèque. Les périodiques, les thèses... C'est ce que j'ai vu en premier, les thèses, les plus récentes en tout cas, les autres sont remisées en réserve. Reliées en peau noire. Elles m'ont ému, de même qu'un manuscrit-tapuscrit m'émeut plus qu'un livre édité. Sans doute parce que le lien avec l'auteur n'est pas complètement rompu, que l'auteur a tenu entre ses mains cet objet qui lui coûta tant, encore un peu sanguinolent et amniotique, portant d'abondantes traces d'ADN, chair de sa chair, tout glaireux et morveux. J'ai parcouru un peu leurs titres, parfois grandiloquents, mais c'est la loi du genre non ? Je n'ai pas osé en ôter un de l'étagère et l'ouvrir, et le feuilleter.

1. Où avais-je déjà rencontré blutage, minoterie, meunerie ? Voilà : dans un tableau de Courbet, *les Cribleuses*, qu'on peut voir au Musée de Nantes. Deux jeunes femmes y passent des grains au tamis. Et aussi un troisième personnage, un petit garçon en sabots, qui inspecte une grosse boîte en bois qui s'appelle un tarare, instrument ventru qui entre aussi dans le traitement des graines. Ce vieux coffre qu'il ouvre semble tout noir, et vide. Que regarde-t-il au juste ? Quel mystère cherche-t-il à percer ? De ce coffre, l'enfant ouvre le ventre. Il l'inspecte, comme pour vérifier, pour comprendre quelque chose. Mais quoi ? Ce ne peut être un mystère lié au traitement des grains, car l'enfant voit ce tarare à cet endroit, depuis toujours, depuis sa naissance. Eh bien c'est sa naissance même qui fait pour lui mystère. Qui diable met les petites graines dans ce ventre-là ? Autrement dit : D'où viennent les bébés ? Première question, comme on sait, que se pose l'enfant-scientifique, et qui fait que plus tard, s'il persévère dans l'être, il fréquentera les bibliothèques, celle de l'Université Paris 7-Diderot, par exemple, sise rue Thomas-Mann Paris 13^e arrondissement. CQFD.

C'eût été comme de zieuter les viscères de son auteur. Pourtant, je fus bien tenté d'extirper celui au titre affriolant : « Étude logico-grammaticale, énonciative et rythmique de la ponctuation. » Prends-en de la graine, me suis-je dit un instant. La graine. N'étions-nous pas aux Grands Moulins ? Mais non, je n'en eus pas la force de conviction. Alors, je suis allé dans la salle des périodiques. Dans une travée, sur quoi tombé-je ? On ne me croira pas : *The French Review* et *French Studies*. J'ouvre la première au hasard. Et mon regard distrait s'arrête sur la critique (en français) d'un livre dont l'auteur m'est connu, un mien ami pour tout dire.

«... Si le texte de l'auteur prétend à l'humour, il n'en demeure pas moins erratique. Il contient bien des lourdeurs, et la drôlerie verse parfois dans le Grand-Guignol, comme si son inconfort patent devant son objet ne pouvait se traduire que par des quolibets, d'ailleurs approximatifs. Ces sarcasmes récurrents relèvent davantage de la plaisanterie de potache que de l'intellectuel éclairé. On dirait que c'est à partir de son entour qu'il rend compte du lieu qu'il s'est donné pour objectif de peindre, comme si le vide qui semble lui agréer davantage devait se rendre visible sur le fond du plein. Portons pourtant au crédit de l'auteur quelques mises en abymes de bon aloi où il manifeste non sans talent son insigne prétention... »

Lecture faite, je suis redescendu assez vite, j'avais chaud. L'excitation, sans doute, ou l'angoisse, ou le réchauffement climatique, quand on ne sait pas on ne sait pas. Dans l'ascenseur, un panneau didactique expliquait l'origine des Grands Moulins, la création de l'entreprise à Nancy, son installation à Paris au début du xx^e siècle sur le quai Panhard-et-Levassor (première voiture à essence en 1910 ; voir « Je t'attendrai à la porte du garage » de Charles Trenet, chanson que de mauvaises langues et/ou de mauvaises oreilles ont entendue comme : « Je tâte André à la porte... »), la création

en 1929 de la première école de boulangerie à Paris. Je n'en lus pas davantage, j'étais arrivé². Après tout, depuis la création de la bibliothèque inaugurée en 2007, y avait-il eu un seul étudiant ou professeur qui ait lu ce panneau, je veux dire *in extenso*? Cette pensée me disculpa d'interrompre ma lecture. Je fis un tour aux toilettes du rez-de-chaussée. Des graffitis. L'un d'eux, d'une écriture enfantine : « Mon honneur s'appelle fidélité ». C'eût été encore mieux en allemand, en allemand du III^e Reich.

Une minoterie sous la fac, pensais-je. Un lieu sous un lieu. Mais tous les lieux n'ont-ils pas un autre lieu sous eux? Tous ne sont-ils pas des palimpsestes? N'y eut-il pas quelque chose sous la Tour Eiffel? Et tenez, l'endroit précis où je me trouve, là, chez moi, à ma table. N'y eut-il pas jadis et naguère quelqu'un à ma place, et quelque chose avant cette table? Et quelque chose avant ces murs, et ce sol, et ce plancher? Ah, qu'on arrête, j'ai le vertige.

Fort de ce fort devisement intérieur et tout estourbi, je me suis retrouvé sur l'esplanade Pierre-Vidal-Naquet (1930-2006), entre Grands Moulins et Halle aux farines. Ah! une cafétéria, une machine qui rend la monnaie sinon heureux. Un café court. Un banc de pierre, le dos au soleil, je sirote en paix. Devant la cafète, un type en toque blanche de grand chef fume une clope. Une inscription au sol, en capitales noires tracées au pochoir :

LA RÉPUBLIQUE DES BÂTARDS
EST NÉE DU SANG DES COMMUNARDS

En 68, on était plus inventif, non? Ça n'avait pas plus de sens, mais c'était plus drôle. C'était mieux avant, de mon temps? Bah voyons. Tout de même, j'étais heureux que ces deux octosyllabes de bonne facture trahissent encore une faible

2. Un seul voyage en ascenseur ne suffisait pas à une lecture *in extenso* du panneau. L'ascenseur allait trop vite et on était d'autant plus vite arrivé qu'on n'allait pas bien loin, pas bien haut: il n'y avait que quatre étages. Moi, consciencieusement, je me suis attardé un peu plus. C'est-à-dire que j'ai fait plusieurs fois le trajet, ou plutôt je ne saurais dire combien de trajets j'ai faits. Heureusement, nul étudiant n'était assez fou pour parcourir les mêmes avec moi et être le témoin goguenard ou interloqué de ma déraison, de mes errements ascensionnels. Et puis j'ai renoncé à devoir tout lire. C'était trop. Trop technique, trop historique, trop tout, trop pour moi, pour ma petite appétence. Dans une autre cage d'ascenseur, évidée, suspendues à des filins d'acier, d'antiques machines à traiter la farine. C'était bien instructif. (Ce sont Géraldine et Janie qui, un jour de novembre, me servant de guides et d'éclairceuses, me les ont montrées.)

faille de tremblement en ces lieux, et me rendissent ce sol même un peu moins étranger.

Je ne voulais pas repasser par où j'étais venu, alors je me suis perdu dans le quartier. J'ai croisé la rue Marguerite-Duras puis Primo-Levi. Il ne manquait plus que moi comme grand écrivain, ça viendrait plus tard, nul doute. J'ai longé la rue des Frigos avec ce bâtiment qui datait d'avant, laissé sciemment à l'abandon et voué à des ateliers d'artistes. D'anciens entrepôts frigorifiques, comprenait-on. Puis ce fut la Seine. J'ai traversé un pont, ne me demandez pas lequel, cherché en vain un bus ou un taxi, retraversé le même pont sans davantage retenir son nom, longé la BnF célèbre pour ses coups de vent quasi marins et, à la station Quai de la Gare, en face de chez Truffaut (la boutique des plantes), j'ai ouvert la porte d'un véhicule noir comme les enfants poursuivis, à la récré, font mine de rentrer chez eux en faisant clic-clac d'un geste du poignet. Bastille, République, Magenta. *Home sweet home*. Quand on est écrivain, qu'on emploie tout son temps à écrire des livres et souvent à en lire, on n'est pas en manque, je crois, d'avoir sous la main et devant les yeux des kilomètres linéaires de livres. Malgré Borges.

Oui, Canaan n'est jamais qu'en vue. Moïse n'y accède pas, comme on sait. Et si lui, qui donna le décalogue au monde, n'y accède pas, alors pour moi y réussirais-je mieux? La chair est triste, hélas...
